

# Absence

JULIANA RESTREPO

L'accouchement est une déchirure, un accident.

Je me regarde dans le miroir mais je ne reconnais pas celle que j'y vois. Elle a dix kilos de moins, une peau translucide qui ne lui correspond plus, une ligne la divise en deux. Les yeux morts. Nous sommes enflées, coupées, mouillées. Mon corps crie. Mes mamelons sont des nerfs à vif. Sous les seins, je sens un réseau de fils tendus qui me parcourent, me brûlent et m'étouffent presque. Mes ovaires sont vides, douloureux et creux comme des entonnoirs, la douleur s'intensifie jusqu'à disparaître.

Le corps est douleur, douleur-entonnoir.

Mateo est né il y a six jours. Nous habitons dans l'appartement que ma grand-mère Pilar occupait de son vivant: Andrés, ma mère, le bébé, moi, et une chaleur insupportable et humide qui entre par les fenêtres, colle au corps et ne laisse qu'un peu de fraîcheur au sol. Je survie – dédoublée. L'une est une mère froide aux jambes faibles qui a perdu beaucoup de sang, l'autre lui donne des ordres: *Allez, lève-toi! Prends le seau, apporte-le à la cuisine et remplis-le d'eau chaude! Va chercher ton bébé et fais quelques pas! Viens t'asseoir à côté du berceau pour le sécher et lui mettre son pyjama.* L'une est un corps qui n'y arrive plus, l'autre une voix qui nous commande.

Il est neuf heures. Après avoir baigné et habillé le bébé, je le mets dans son transat. Je porte le même pyjama à boutons depuis avant-hier. C'était celui de Pilar, acheté à Madrid, vieux mais joli et douillet. Je marche dans l'appartement, alourdie par des seins énormes et bouillants. Une fois dans la buanderie, je mets le seau dans l'évier et jette le pyjama sale de Mateo dans la machine à laver. La transpiration coule sous mes seins et sillonne mon ventre jusqu'à ma culotte blanche en coton. «Baigner», «prendre», «marcher», «étendre» sont des verbes faciles à écrire, mais chacun exige un ordre de la Susana qui commande à la Susana qui n'y arrive plus. C'est épuisant.

Je reste dans la buanderie, appuyée contre la machine à laver. J'entends un bruit, je sens que le bébé va se mettre à pleurer. *Je prie-récite: ne-pleure-pas-ne-pleure-pas-ne-pleure-pas.* Mes jambes sont anesthésiées. Ma mère arrive de la cuisine avec une tasse.

– Susi, comment ça va aujourd'hui?

– Bien, m'man.

Le bébé pleure. Je me dirige vers le canapé à côté du transat, mais je ne le prends pas dans mes bras. Je ferme les yeux. Ma mère ne le prend pas non plus.

– Tu as mangé quelque chose ce matin? Tu veux un café? Je te passe Mateo?

– Ok.

Maman détache le bébé et me le donne, elle m'apporte ensuite de l'eau et un café au lait. Je mets le petit au sein. Le téton me fait à nouveau souffrir comme un nerf à vif, mais quand j'allaite, le réseau de fils étouffant de mon ventre me laisse tranquille. Je ferme les yeux, lui caresse les cheveux, le renifle. Il sent la camomille et l'hôpital. *Je t'aime tellement Mateo, je t'aime si fort.* lui dis-je sans parler. J'ouvre les yeux. Sur le mur jaune du salon, un défaut juste à droite de la carte de la Colombie attire mon attention. *Tiens bon Susi, tiens bon! Concentre toi sur autre chose. 1... 2... 3...* C'est le seul moment où, malgré la douleur, je me sens connectée à quelque chose. D'une main je soutiens Mateo, de l'autre, je bois mon café. Il est brûlant, j'imagine qu'il se diffuse en moi et me réchauffe les jambes. J'ai chaud et froid à la fois. Dehors, il fait une chaleur insoutenable; dedans, mes muscles et mes os sont froids, abandonnés.

– Merce et Cecilia doivent déjeuner avec nous. Tu préfères que j'annule, Susi?

– Oui, dis-leur de ne pas venir.

Au bout d'un moment, je change Mateo de côté.

– Tu m'accompagnes pour les courses?

– Il ne fallait pas conduire Mateo chez le pédiatre?

– On l'emmène et ensuite on passe au supermarché d'à-côté.

– Ok. Je vais me changer et on y va.

Maman s'occupe de Mateo pour le rot. J'enfile un pantalon bleu clair American Apparel et une chemise rose. *Quelle maigreur, je ne me reconnais pas.* Il est onze heures moins le quart. Je prends le Maxi Cosi pour y mettre le bébé, je l'attache. *Porte ton bébé et marche.* Je me dirige vers l'ascenseur. Il est lourd, mes jambes sont très lourdes. Une fois le siège du bébé installé à l'arrière et les portières refermées, je monte devant. On prend l'avenue du Poblado. Je tremble de froid, pourquoi n'ai-je pas pris de pull? Ma mère me demande si elle me laisse à l'ascenseur ou si nous garons la voiture ensemble. Ensemble plutôt. Lorsqu'on le sort de la voiture, Mateo se met à hurler. Nous prenons l'ascenseur tel quel, avec un bébé en pleurs. Il y a deux femmes et un garçon d'une quinzaine d'années. C'est au dixième étage.

– Il doit avoir trop chaud, cet enfant.

– Prenez-le dans vos bras.

– Ou alors il a faim.

– Mais sortez-le, enfin! Il a besoin de sentir sa mère.

*Vieilles commères, je n'y arrive pas. Qu'est-ce que vous en savez vous, je ne sais pas quoi faire.*

*je n'y arrive pas, taisez-vous!* Je lève les yeux au ciel, les regarde méchamment et nous sortons de l'ascenseur. Mateo hurle toujours lorsque nous arrivons au cabinet, j'essaie de le nourrir mais il refuse le sein. Il pleure pendant les dix minutes d'attente, des larmes encore quand maman le prend dans ses bras et va marcher dans le couloir, des larmes toujours quand le pédiatre l'ausculte. Tu es très mignon toi, les larmes continuent. Pareil quand on le pèse et quand on le mesure, quand le pédiatre relève son fort tempérament, et pendant qu'on évoque l'alimentation et mon état. Les pleurs persistent quand j'essaie à nouveau de le nourrir. De même quand le pédiatre me demande si je suis retournée chez le gynécologue et que je lui réponds oui, je ne suis plus anémiée mais j'ai l'impression de l'être encore. Il ne s'arrête pas quand on nous explique qu'il y a des bébés qui pleurent plus que d'autres, que son poids et sa taille sont satisfaisants. Il pleure dans le couloir pendant que je paie la consultation et mes larmes coulent quand j'arrive enfin à le nourrir dans une petite salle avant de reprendre la voiture.

– Ne pleurez pas quand vous allaitez, c'est pas bon pour le bébé – me dit une vieille qui se mêle de ce qui ne la regarde pas.

Maman me donne la main. Cette fois la douleur ne passe pas : une douleur-entonnoir de vingt minutes. Je serre sa main. Mateo s'endort, et une fois installé dans son siège, ma mère le porte jusqu'à la voiture. Le trajet de retour se fait sans un mot, on ne va pas faire les courses non plus. En ouvrant la porte de l'appartement, je sens la présence de Rosalinda qui embaume. Elle vient nous aider le lundi, le mercredi et le vendredi.

– Oh Rosalí, ça sent vraiment trop bon!

(...)

– Susi, tu dois manger plus que ça.

Je regarde maman, elle sait que je n'ai pas faim. Je regarde la pendule, il est deux heures. Je prends Mateo dans mes bras. *Encore une bouchée, encore une gorgée, encore une cuillère, un peu d'avocat.* J'ai fini de manger. Quand je me lève, il se met à pleurer. Je le donne à Rosalinda le temps que j'aille aux toilettes.

– Il doit avoir faim.

– Faim, non. Il a mangé chez le pédiatre.

– Alors il a somméil.

– Passe-le moi, Rosalí, je vais l'endormir.

*Marche, prends-le dans tes bras. Tu vas réussir à l'endormir vite.*

(...)

*Do do l'enfant do,* le petit se calme. *Do do l'enfant do,* le petit pleure. Je retourne à la cuisine.

Je change de rythme et bouge mes mains de manière saccadée. Le petit paquet remue de bas en haut. Des gouttes de sueur coulent. Le bébé se calme. Je m'assois dans la chaise blanche à bascule. Je suis une mère froide aux jambes gelées.

(...)

Je lui dis avec les yeux: *Je ne te laisserai pas tomber. J'ai mal, j'ai mal partout mais ce n'est pas ta faute, non.* Et je m'endors.

Mateo se réveille, il pleure, le réseau douloureux de fils se resserre sur mon ventre, je le mets au sein. Il doit être trois ou quatre heures. Mes mamelons saignent. J'étire mes jambes et mes pieds, puis je compte mes doigts de pied, je les bouge tout en les comptant. La douleur s'apaise.

(...)

Mes jambes sont lourdes. Je ne veux pas me lever, il va pleurer. *Ne-pleure-pas-ne-pleure-pas-ne-pleure-pas.* Maman s'assoit à côté et lui remet ses chaussettes. Je le prends en photo avec mon téléphone, il porte un t-shirt à rayures bleues et blanches et un pantalon bleu, je la poste sur Instagram. Mateo en rayures; j'écris, j'efface. Mateo le marin; j'écris, j'efface. Materile; j'écris, je publie. *Ne pleure pas.* Je m'allonge dans le canapé. *Lève-toi.* Je bois toute l'eau du thermos. *Lève-toi!* Un, deux, trois.

(...)

– Susi, tu peux rester seule un moment?

– Oui, m'man.

Non-m'man-non-m'man-non-m'man. Je ne m'en sens pas capable, ça me fait peur mais je lui dis oui, elle prend les clés et sort faire les courses. J'ai très peur de rester seule avec Mateo.

(...)

Je couche Mateo en pyjama à côté de moi sur le canapé et je regarde la télévision avec l'assiette sur les jambes. *Lève-toi! Prends-le et donne-lui à manger.* Je mets l'assiette dans l'évier, sans y avoir touché, le bébé dans mes bras, je marche jusqu'à ma chambre et me couche sur mon lit, les mamelons brûlants. Je le nourris dans le noir, la douleur persiste mais je ne pleure pas, je le couche dans son berceau.

Dans la salle de bain, je retrouve mon reflet dans le miroir. Mes yeux sont morts. J'entends Mateo bouger. *Il va pleurer, il va se réveiller.* Il ne se réveille pas. Nous sommes fatiguées. Je ferme les yeux et je prie-récite: *ne-te-réveille-pas-ne-te-réveille-pas.* J'imagine avoir la force de marcher, d'ouvrir la porte vitrée, monter sur le mur de la terrasse et sauter. Je visualise ma chute jusqu'au sol, qui n'est plus du ciment mais de l'eau. Je plonge dans une piscine aux mosaïques obscures.

Mes jambes ne pèsent plus rien. J'entends la porte de la maison s'ouvrir. J'ouvre les yeux, je regarde mon reflet et lui dis: «Ne t'inquiète pas, Susi, je ne te laisserai pas tomber.»

Extrait de la nouvelle «Dejar caer», traduit de l'espagnol par Joëlle Bêlard-Ruchonnet.

## biblio

La Corriente

Nouvelles, Ed. Angosta, Medellín, 2016.



PHOTO DANIELA ABAD

## bio

**L'AUTRICE** Née en 1982 à Medellín, Juliana Restrepo est des voix émergentes de la littérature latino-américaine féminine. Après un doctorat en physique à Paris, elle rentre en Colombie et se met à l'écriture en parallèle à ses activités scientifiques. A la suite d'un atelier avec Hector Abad Faciolince, auteur et journaliste colombien, elle publie un premier recueil, *La Corriente*. Aujourd'hui, elle assume un poste de direction dans l'un des plus grand centre scientifique colombien, le Parque Explora (musée, aquarium, centre de vulgarisation scientifique) et poursuit son aventure littéraire. Aux côtés de 19 autrices colombiennes, elle publie sa nouvelle «Dejar caer» dans le recueil *Cuerpos. Veinte formas de habitar el mundo* (2019). Nous y lisons un regard franc sur les premiers temps du post-partum, la rupture du corps, la fatigue extrême et la solitude – une invitation à revoir les questions du congé parental.

**LA TRADUCTRICE** Née à Vevey en 1987, Joëlle Bêlard-Ruchonnet passe un master en histoire de l'Amérique latine et des Caraïbes à Paris, ce qui l'amène à voyager puis à s'établir quelques années en Colombie. L'enseignement sera alors l'occasion d'étudier la langue espagnole, de saisir ses complexités et usages quotidiens. De retour en Suisse, elle se spécialise en traduction littéraire à l'université de Lausanne. Pour cette traduction, qu'elle évoque sur notre site, elle a eu le soutien de Margot Nguyen Béraud. **JBR**

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un.e auteur.e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un.e traducteur.trice de Suisse. Voir [www.lecourrier.ch/auteursCH](http://www.lecourrier.ch/auteursCH) Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Qertli, de la Fondation Piltard de l'Andelyn et de l'Association [ch]littérature.ch].